

QUESTIONS OUVRIERES

NE nous laissons pas d'en parler; elles sont les questions capitales de notre temps. Cela n'a pas besoin d'être démontré ici, dans ce journal que dirige un vaillant apôtre de "la Démocratie chrétienne." (*Le Peuple Français*.)

Mais tâchons d'en parler utilement. Je voudrais ne dire que des choses précises, en mes modestes articles qu'une amitié hospitalière veut bien encourager. Les phrases sonores sont inutiles; plus inutiles encore sont les controverses doctrinales entre catholiques; elles ont pu intéresser les délicats, amuser les incroyants; elles ne sècheront jamais une larme, n'adouciront jamais une souffrance.

Ne sommes-nous pas d'accord sur le but à atteindre? Il y a par le monde trop de misères, souvent imméritées, et notre devoir est de travailler à en diminuer le nombre: devoir de justice autant que de charité.

Ce n'est pas un programme de satisfait, ni d'endormi, mais c'est celui de Léon XIII:

"Adoucir la misérable condition de la classe ouvrière pour la rendre digne des peuples civilisés, sous l'action directrice de la justice et de la charité que la religion chrétienne a apportées et qu'elle propagera de plus en plus dans le monde entier. (1)"

Voilà de quoi il faut se pénétrer: c'est qu'il y a vraiment quelque chose à faire, quelque chose à changer. Il ne nous est pas permis de trouver parfaite une condition que le Saint-Père qualifie de misérable.

Cela posé, il reste place pour bien des divergences sur la nature des adoucissements qu'il est possible et désirable d'apporter à cette condition, sur les facteurs qui doivent y concourir, sur la limite du devoir de justice et du devoir de charité, sur les attributions respectives des pouvoirs sociaux, des associations, de la libre initiative des individus.

Mais la lumière et l'apaisement se feront sur ces points délicats; ils se feront plus efficacement par l'effet du temps et par l'observation consciencieuse, que par de brillantes et bruyantes polémiques. L'accord se fera d'autant plus vite que nous saurons étudier, sans parti pris, sans aigreur dogmatique comme sans précipitation imprudente, des questions complexes, hérissées de faits, et que ne suffisent à résoudre ni les vieilles formules économiques ou juridiques, ni les improvisations généreuses.

Que chacun de nous s'attache à quelque étude précise et, s'il est possible, à quelque œuvre déterminée. Il travaillera ainsi utilement à faire la science sociale chrétienne. Car elle n'est pas faite encore. Nous connaissons bien les grandes lignes du plan de ce magnifique édifice; nous en apercevons les matériaux; le travail personnel et l'expérience de tous les hommes de cœur permettront de les rassembler et de les mettre en œuvre.

Je voudrais que les jeunes gens surtout se missent tout entiers à cette tâche. La politique courante n'est pas faite pour les séduire. L'idéal n'y trouve guère son compte; et, grâce à Dieu, les générations nouvelles réapprennent l'amour de l'idéal. Elles sauront se dévouer.

J'imagine que ce ne seront pas les problèmes de métaphysique gouvernementale qui fourniront un aliment à ce dévouement; on ne mourra plus pour le roi ou pour la constitution. Mais pourquoi ne pas donner sa vie au peuple, au peuple qui a tant besoin de dévouement éclairé et d'amour vrai? Voilà un noble but pour une vie d'homme intelligent et de chrétien.

Avouons-le, d'ailleurs; cet amour, si désintéressé qu'il soit, ne sera pas sans récompense. Seul il pourra sauver notre société. Le socialisme est en train de la démolir, et beaucoup de ceux qui ont la prétention de la défendre, la défendent fort mal. Les masses populaires, mêmes chrétiennes, ont cessé d'être persuadées que tout est pour le mieux dans la meilleure des sociétés possibles; on ne le leur fera plus croire. Et volontiers elles suivent ceux qui leur crient que rien n'est bon et que tout est à refaire. A nous de les retenir sur une pente dangereuse, en leur disant ce qui vraiment est à faire, ce qu'il est possible d'obtenir, soit tout de suite, soit avec le temps, et en travaillant avec elles à l'obtenir.

Pour cela, il faut vouloir, mais il faut aussi savoir. La bonne volonté ne peut nous manquer; ayons la science, beaucoup de science, travaillons!

THELLIER DE PONCHEVILLE.

(1) Lettre à M. Decurtins

Pensée

L'homme n'est grand qu'à genoux. En s'agenouillant, il témoigne qu'il ne peut tenir tout entier dans l'exiguïté de lui-même!

L. VEUILLOR.